



**HAL**  
open science

## Les universitaires et universités vus par les écrivains

Guillaume Protière

► **To cite this version:**

Guillaume Protière. Les universitaires et universités vus par les écrivains. Scribes et écrivains de l'administration, A paraître. hal-03412127

**HAL Id: hal-03412127**

**<https://hal.science/hal-03412127v1>**

Submitted on 2 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les universitaires et universités vus par les écrivains

Guillaume Protière, Maître de conférences (HDR) à l'université Lumière Lyon 2, Doyen de la faculté de Droit Julie-Victoire Daubié

« Tout chat que je sois, il m'arrive de penser : un professeur a vraiment une vie heureuse. Si je renaissais en homme, je voudrais n'être que professeur. Si on peut occuper un emploi en dormant autant, un chat aussi en est capable ».

Nastume Sôseki, *Je suis un chat*, Paris, Gallimard/UNESCO, coll. « Connaissance de l'Orient », 1978, p. 28.

Héros récurrents de la littérature, les universitaires et l'université font l'objet d'un courant littéraire – les *campus novels* – très répandu dans les pays anglo-saxons depuis le roman *Fanshawe* de Nathanael Hawthorne<sup>1</sup>. Depuis lors, le genre n'a jamais cessé de croître pour atteindre 648 ouvrages recensés<sup>2</sup>. De leur côté, les pays d'Europe continentale n'ont pas connu un tel développement et il n'existe pas de courant littéraire équivalent<sup>3</sup> ; les professeurs s'y sont toutefois affirmés comme des figures de la littérature sans que la théorie littéraire ne se soit emparée du phénomène. L'étude des universitaires présente ainsi un déséquilibre dont le corpus utilisé pour cette étude rend compte, les romans non anglo-saxons étant minoritaires dans les œuvres étudiées.

Les *campus novels* peuvent être définis comme

a full-length work of fiction that incorporates an [...] institution of higher education as a crucial part of its total setting and include among its principal characters graduate or undergraduate students, faculty members, administrators, and/or other college or university personnel<sup>4</sup>.

Au sein de ces romans, deux catégories peuvent être distinguées : les *campus novels (stricto sensu)*, romans initiatiques, traitent principalement de la vie étudiante tandis que les *academic novels* abordent la vie et les fonctions des universitaires. Cet article traitera principalement de la seconde catégorie, utilisant ponctuellement les *campus novels* ainsi que des romans dont l'objet est plus large (mais au sein desquels les universitaires jouent un rôle central)<sup>5</sup>. En revanche, les pamphlets contre l'université, dès lors qu'ils ne présentent pas une réelle part de fiction, ont été exclus du corpus de référence<sup>6</sup>.

À cette aune, les universitaires sont les héros de nombreux romans non universitaires ; on peut alors les classer en trois catégories principales.

Les plus célèbres sont les *universitaires enquêteurs*. Pris dans une intrigue, souvent criminelle ou proto-criminelle, ils doivent mener l'enquête pour empêcher une catastrophe ou une injustice. Dans ces cas, la qualité d'universitaire donne une caractéristique (la méthode d'enquête) qui est magnifiée par l'auteur. Parmi les héros connus, on peut citer Robert Langdon<sup>7</sup>, professeur à Harvard et, plus fréquemment, personne qui résout des énigmes et fait des voyages à travers le monde avec une incroyable dextérité. Plus près de nous, Fred Vargas fait de trois chercheurs les héros de sa trilogie dite des « trois

---

<sup>1</sup> *Fanshawe*, New York, Library of America, 1983.

<sup>2</sup> Anderson (Christian K.), Thelin (John R.), « Campus life revealed : tracking down the rich resources of American college fiction », *The Journal of higher Education*, 2009, 80, 1, p. 106.

<sup>3</sup> Par exemple, « Pourquoi la France n'a pas de littérature de Campus ? », *France culture*, 18 septembre 2017, (dernière consultation : 3 juin 2019), <https://www.franceculture.fr/emissions/le-billet-culture/pourquoi-la-france-na-pas-de-litterature-de-campus>.

<sup>4</sup> Kramer (John), *The American college novel : An Annotated Bibliography*, Lanham (Maryland), Scarecrow Press, 2004, 2<sup>e</sup> éd., cité in Anderson (Christian K.), Thelin (John R.), *op. cit.*, p. 107.

<sup>5</sup> À titre d'exemple, l'*Histoire contemporaine* d'Anatole France (Paris, Éd. La Table ronde, coll. « La petite Vermillon », 2004 [1<sup>ère</sup> éd. 1897-1901]) a pour héros M. Bergeret, maître de conférences (et présenté comme tel par l'auteur) ne satisfait pas la définition donnée, mais peut entrer dans le corpus au moins de manière partielle.

<sup>6</sup> Par exemple, Maris (Bernard), *Les sept péchés capitaux des universitaires*, Paris, Albin Michel, 1991 ou, plus récemment, Fini (Matteo), *Università e puttane*, Turin, Priuli & Verlucca, 2017.

<sup>7</sup> Brown (Dan), *Da Vinci Code*, Paris, Le Livre de poche, coll. « Thrillers », 2014 ou du même auteur, *Inferno*, Paris, Le Livre de poche, coll. « Thrillers », 2014.

Évangélistes »<sup>8</sup> ; les méthodes de la recherche historique sont alors mises au service de la résolution d'enquêtes criminelles. Au contraire de Robert Langdon, les trois Évangélistes ne sont pas des professeurs titulaires dans une grande université mais des chercheurs précaires, des marginaux du milieu universitaire auxquels la rigueur et une forme de talent n'ont pas permis de pérenniser leur place. De façon plus naturelle, d'autres auteurs placent les investigations de leurs héros universitaires dans un environnement plus banal. Ainsi, dans *Colloque sentimental*<sup>9</sup>, Julie Wolkenstein dépeint la manière dont quatre universitaires élargissent les travaux d'un colloque pour chercher les raisons qui ont poussé l'auteur auquel le colloque est consacré, à ne plus écrire. Cet auteur fait de même dans *Les Vacances*<sup>10</sup>, roman dans lequel deux universitaires (une professeure jeune retraitée et un doctorant) enquêtent sur les conditions du tournage du premier film d'Éric Rohmer. Là encore, les compétences en termes de recherche sont mises au service d'une enquête qui consiste principalement à vérifier empiriquement les hypothèses formulées *in abstracto*. Leurs qualités méthodologiques semblent faire des universitaires des protagonistes nés pour résoudre les énigmes.

Moins répandus, les *universitaires se trouvent parfois au cœur d'intrigues politiques*. Le héros de *Black blocs*<sup>11</sup> est ainsi un doctorant en sociologie chargé d'infiltrer des cercles de l'ultragauche pour les services de renseignement. Prétexte pour décrire un milieu (l'ultragauche violente), les qualités du doctorant (emploi du temps souple, méthode de la recherche de terrain avec ce qu'elle implique de capacité d'acculturation et de compréhension des sous-cultures) en font l'agent idéal (même si sa mission conduira à son assassinat) ; sa petite-amie, post-doctorante en physique nucléaire, mobilisera, elle aussi, ses compétences de chercheur pour comprendre les raisons qui ont conduit à la mort de feu son ami.

D'autres romans se bornent à *mentionner la qualité d'universitaire pour rattacher l'un des protagonistes à un champ social*. Il s'agit le plus souvent de romans plus anciens qui entendent ainsi conférer une marque de notabilité au personnage considéré. Dans *Le grand Bob*<sup>12</sup>, Simenon fait du père du grand Bob un éminent professeur de droit (de province) ; quand son fils ne se présente pas à un examen de fin d'année, il fait prévaloir les codes de son milieu sur son amour paternel, préférant l'honneur et le respect de ses pairs et collègues à son fils à qui il n'adressera plus guère la parole jusqu'à sa mort.

Dans les romans universitaires<sup>13</sup>, les figures de l'universitaire s'avèrent pour le moins hétérogènes, reflétant les évolutions de leur position ainsi que celle de l'université dans la société. Si les différences de statut (professeur/maitre de conférences par exemple) apparaissent peu dans les romans universitaires (les fonctions d'administration, de gouvernance [président, recteur, doyen] constituant le seul marqueur important – cf. *infra*), les figures de professeurs décrites dans les romans du début du XX<sup>e</sup> siècle diffèrent de celles décrites au milieu des années 1960 ou de nos jours. Plusieurs études ayant déjà montré que les romans universitaires se structurent par strates<sup>14</sup>, il ne s'agit pas ici de revenir sur ce point mais d'envisager les romans universitaires du point de vue de la science administrative et du droit. Déplaçant la focale par rapport aux analyses littéraires, une telle démarche replace l'universitaire dans son environnement institutionnel (peu important, nous allons le voir, la nature publique ou privée de ladite institution), obligeant l'observateur à questionner le lien entre l'université et les universitaires. Qu'ils s'y investissent, n'y viennent que pour assurer leurs enseignements ou la fuient en prétextant n'importe quel motif (même si le colloque international est le motif le plus couru), les universitaires forment l'université où ils travaillent et parfois vivent (I.). Toutefois, si les universitaires ont longtemps été placés

---

<sup>8</sup> Vargas (Fred), *Debout les morts*, Paris, J'ai lu, 2005 ; *Un peu plus loin sur la droite*, Paris, J'ai lu, 2005 et *Sans feu ni lieu*, Paris, J'ai lu, 2006.

<sup>9</sup> Wolkenstein (Julie), *Colloque sentimental*, Paris, P.O.L., 2001.

<sup>10</sup> Wolkenstein (Julie), *Les Vacances*, Paris, P.O.L., 2018.

<sup>11</sup> Marpeau (Elsa), *Black blocs*, Paris, Gallimard, coll. « Série noire », 2012.

<sup>12</sup> Simenon (Georges), *Le grand Bob*, Paris, Le livre de poche, 1954.

<sup>13</sup> Nous retiendrons cette traduction conformément au sous-titre du roman de Pierre Christin, *Petits crimes contre les humanités* (Éditions Métailié, 2006).

<sup>14</sup> Par ex., Williams (Jeffrey T.), « The rise of the academic novel », *American Literary History*, automne 2012, vol. 24, n° 3, pp. 561-589 ou Fiedler (Leslie), « The War against the Academy », *Wisconsin Studies in Contemporary Literature*, 1964, vol. 5, n° 1, pp. 5-17.

au cœur de l'université, les évolutions contemporaines conduisent à l'autonomie de l'administration universitaire dont le fonctionnement se banalise (II.).

## I. Les universitaires, monades constitutives de l'Université

Conformément à la définition retenue, les romans universitaires se déroulent au moins en partie au sein d'une université. Celle-ci apparaît comme le cadre naturel de l'activité universitaire (A.). Le campus est le lieu où l'universitaire exerce ses activités qu'il s'agisse de l'enseignement (B.) ou de la recherche (C.).

### A. Le campus, environnement naturel de l'universitaire

Cadre de l'action romanesque, l'université est d'abord un décor où l'universitaire vit et agit, rencontre ses étudiants, ses collègues et entretient divers rapports de sociabilité. Les romans universitaires décrivent deux modèles principaux d'organisation universitaire, établissant ce faisant une historiographie et une géographie des universités. Les universités les plus anciennes sont organisées sur le modèle d'Oxford ou de Cambridge (villes qui sont le cadre de nombreuses histoires), c'est-à-dire en un ensemble de collèges, largement autonomes les uns des autres, et situés en marge d'une petite ville. On les retrouve aussi bien en Angleterre<sup>15</sup> qu'aux États-Unis<sup>16</sup> tandis qu'elles sont absentes des romans issus des autres traditions nationales. Ces universités sont souvent un cadre à elles-seules, établissant à la fois une symbiose avec la ville qui l'accueille et constituant le cercle, souvent un peu oppressant, dans lequel se meuvent les personnages. Le monde des universitaires constitue alors le cœur de la vie sociale de la ville, laquelle ne présente guère d'intérêt en dehors de son université<sup>17</sup>.

Les universités les plus récentes sont quant à elles constituées de bâtiments le plus souvent sans charme, de mauvaise qualité et construits à la hâte pour faire face à la massification de l'enseignement supérieur. Le campus (fictif) de Rummidge, décrit par David Lodge, illustre parfaitement ce type d'université dès la première page de *Un tout petit monde* :

Les participants avaient eu le temps de découvrir leur lieu d'hébergement, dans une des résidences de l'université, un bâtiment construit à la va-vite en 1969, à l'époque du grand boom universitaire, et qui maintenant, à peine dix ans plus tard, était déjà en piteux état<sup>18</sup>.

Dans ce cadre, si le campus continue d'offrir les lieux de sociabilité, l'université n'est plus qu'une composante de la ville qui l'englobe, le récit laissant plus de place à l'extérieur sans nécessairement toujours intégrer l'université à son territoire ou à la société. Ainsi, quand quelques universitaires de Rummidge organisent une distribution de tracts et se mettent en grève, le doyen Swallow remarque désabusé que

le public peut très bien se passer des universités pendant une journée, malheureusement [tandis que Robyn Penrose admet que] le gouvernement n'avait nullement été dérangé par la grève. Le grand public non plus n'avait pas été beaucoup gêné, comme l'avait prédit Philip Swallow<sup>19</sup>.

Les romans rappellent que le mode d'organisation de l'université a varié au gré des époques. Cela confirme la hiérarchie des universités, les plus prestigieuses bénéficiant, sauf histoire sarcastique/drôlatique, de conditions de travail plus confortables. On peut ainsi opposer *Le roman d'Oxford* à *Jeu de société*. Alors que

---

<sup>15</sup> Voir par exemple les intrigues de *Porterhouse* (Tom Sharpe, Paris, 10/18, 1998) ou *Mauvais genre* (Naomi Alderman, Paris, Points, 2012).

<sup>16</sup> Par exemple, Tartt (Donna), *Le maître des illusions*, Paris, Plon, coll. « Pocket », 2014.

<sup>17</sup> Par ex., voir Amis (Kingsley), *Lucky Jim*, Paris, Éd. La Martinière, coll. « Signatures Points », 2014 (1<sup>ère</sup> éd. 1953).

<sup>18</sup> Lodge (David), *Un tout petit monde*, Paris, Rivages, coll. « Rivages poche », 2014, p. 27.

<sup>19</sup> Lodge (David), *Jeu de société*, Rivages, coll. « Rivages poche », 2014, p. 68 & p. 119.

Oxford est certainement l'une des villes au monde où l'on travaille le moins, et le fait d'y être est beaucoup plus déterminant que celui de faire quelque chose ou même d'agir<sup>20</sup>

Rummidge est de son côté le théâtre de mouvements sociaux pour lutter contre la dégradation continue des conditions de travail des universitaires. Malgré cela, les universités ont un point commun. Anciennes ou plus récentes, leurs locaux sont aménagés de telle sorte qu'ils doivent constituer un havre de paix propice à la réflexion et au travail intellectuel. Ainsi que l'écrit la narratrice de *Une question purement académique* (femme d'un universitaire qui parcourt le campus afin de retrouver son mari),

ces bâtiments étaient de nature à susciter toutes sortes de bonnes résolutions : dans un tel cadre, on ne pouvait qu'oublier toutes les vieilles intrigues et autres petites mesquineries universitaires<sup>21</sup>.

Les campus sont aussi des endroits agréables pour les étudiants qui occupent les pelouses dès les premiers rayons de soleil.

Si l'on s'intéresse plus particulièrement au patrimoine des universités, les locaux constituent une composante vivante de l'université. Le campus n'est pas un donné inerte et immobile mais bien au contraire, il évolue au fil du temps donnant corps et chair à l'université. Deux situations peuvent être distinguées. Les universités structurées en collèges doivent prendre soin d'un patrimoine hérité qui leur confère une forme de richesse et renforce leur légitimité institutionnelle. La dégradation de la Cathédrale du XIV<sup>e</sup> siècle ainsi que des pelouses par une équipe de télévision américaine est un moment charnière du roman *Panique à Porterhouse*, puisqu'elle est l'occasion de la réaffirmation de l'ancrage historique de l'université britannique. Formulé trivialement par un membre de cette équipe de télévision,

[Oxford est] un bled qui bat Disneyworld à plate couture. De l'histoire, de l'ADN, des profs en toge, tout un paquet de vieilles églises, des machins comme ça<sup>22</sup>.

A *contrario*, Moo est une université plus récente dont les bâtiments sont principalement fonctionnels. Malgré cela, le campus est également empreint de l'histoire de l'université. Ainsi, l'un des bâtiments est surnommé « vieille barbaque »<sup>23</sup> quand bien même son affectation ait évolué et qu'il ait perdu sa fonction d'hébergement des animaux au profit d'une végétation plantée sans aucune autorisation de l'université, montrant bien que l'Université est une communauté qui vit et évolue indépendamment de l'administration qui la gère<sup>24</sup>. Mme Walker, secrétaire du Recteur de l'université, se remémore ainsi les différents agencements du campus au gré de sa carrière<sup>25</sup>, ces évolutions résultant des usages étudiants et professoraux.

Enfin, le travail universitaire se déroule particulièrement dans trois endroits : la salle de cours, la bibliothèque et le bureau de l'universitaire. La salle de cours fait l'objet de plusieurs descriptions, la plus originale étant sans doute celle dans lequel le professeur Swenson assure son cours de création littéraire ; située au sommet d'un beffroi, le cours doit être interrompu quand les cloches sonnent l'heure ou la demie<sup>26</sup>. Un autre local fait l'objet d'un traitement spécifique : la bibliothèque universitaire. Si David Lodge fait dire à l'un de ses protagonistes que la bibliothèque universitaire permet de hiérarchiser les différentes universités selon la richesse de leurs fonds<sup>27</sup>, d'autres auteurs en font un lieu d'action central. L'intrigue de *Une question purement académique* se noue ainsi majoritairement au cœur de la bibliothèque où l'épouse d'un universitaire se fait embaucher pour récupérer un document fondamental pour la *disputatio* impliquant son mari. Dans *Conflits de famille*, Brian Tate refuse quant à lui que son épouse travaille à la bibliothèque, invoquant le côté insuffisamment qualifié de la tâche (mais souhaitant en fait la tenir éloigner du campus pour qu'elle ne rencontre pas sa maîtresse)<sup>28</sup>. Le bureau de l'universitaire mérite enfin une mention spéciale. Les universitaires décrits dans les romans ont le plus souvent un bureau à l'université ; celui-ci leur est utile pour recevoir les étudiants (cf. *infra*) ou

<sup>20</sup> Marías (Javier), *Le Roman d'Oxford*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006, p. 12.

<sup>21</sup> Pym (Barbara), *Une question purement académique*, Paris, Julliard, coll. « Parages », 1990, p. 32.

<sup>22</sup> Sharpe (Tom), *Panique à Porterhouse*, Paris, Éditions 10/18, 1998, p. 68.

<sup>23</sup> Smiley (Jane), *Moo*, Paris, Rivages, coll. « Rivages poche », 1996, p. 11.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>26</sup> Prose (Francine), *Blue Angel*, Paris, Métailié, coll. « Bibliothèque anglo-saxonne », 2001, p. 20.

<sup>27</sup> Lodge (David), *Jeu de société*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>28</sup> Lurie (Alison), *Conflits de famille*, Paris, Rivages, coll. « Rivages poche », 1991.

rencontrer des collègues. Le véritable travail de préparation n'est en revanche jamais fait dans le bureau à l'université mais toujours dans *La maison du Professeur* pour reprendre le titre d'un roman de Willa Cather<sup>29</sup>. Débordant l'université, le travail universitaire empiète sur la vie personnelle de l'universitaire dont il devient tributaire. Alors que le professeur Saint-Peter s'est aménagé un espace préservé qu'il peine à quitter, d'autres universitaires subissent la résistance de leur entourage. M. Bergeret ou William Stoner<sup>30</sup> doivent ainsi se contenter d'un lieu de travail à leur domicile, envahi par une épouse peu conciliante. Un objet – un mannequin de couture – permet ainsi d'opposer l'universitaire envahi par son entourage (M. Bergeret, dont le bureau est occupé par le mannequin que sa femme y laisse pour ses travaux de coutures<sup>31</sup>) et celui qui a su se créer un environnement propice au travail, s'attachant au mannequin de couture de son employée de maison comme à un fétiche (le professeur Saint-Peter dont le travail est sanctuarisé par sa famille<sup>32</sup>). Loin d'être une simple fonction administrative, la condition universitaire est décrite comme un état (comme le prêtre ou l'avocat) que l'Universitaire ne perd jamais. Les romans universitaires établissent fréquemment des liens avec la condition ecclésiastique en ce que la condition universitaire serait une vie de discipline et de dévouement<sup>33</sup>. Si cet état garantit liberté et autonomie de l'universitaire, de telles conditions de travail peuvent conduire à une forme d'isolement, alimentant mal-être potentiel et représentations sociales négatives. L'avocat de Damien North en fait une surprenante circonstance atténuante au bénéfice de son client accusé (à tort) de pédophilie :

Il faut bien comprendre que Damien North est un homme qui travaille chez lui : son emploi du temps indique six heures d'enseignement hebdomadaires, ce qui, vous en conviendrez, n'est pas considérable. Et il travaille sur son ordinateur, en utilisant constamment, pour les besoins de sa recherche, les ressources d'internet - textes numérisés, bases de données, etc. N'importe quel usager d'Internet a éprouvé - même en entreprise, même au bureau ! - la tentation de jeter, de temps à autre, un coup d'œil distrayant, qui à son réseau social favori, qui aux derniers résultats sportifs, qui aux défilés d'automne, qui aux photos d'une starlette dénudée. Alors imaginez ! Imaginez un peu quelle ampleur, quelle intensité, quelle force peut prendre cette tentation dans l'esprit d'un homme livré à lui-même, seul chez lui, et de surcroît libre de son travail ! Car Damien North n'a pas de supérieur hiérarchique pour lui demander des comptes à la fin de la journée. Alors il se laisse glisser. Et personne ne le retient<sup>34</sup>

La liberté inhérente à l'état universitaire est ainsi un fardeau constitutif que tout impétrant doit être prêt à supporter. Cette liberté se déploie dans les deux branches de l'activité universitaire : l'enseignement et la recherche.

## B. Les multiples facettes de l'enseignement : les Universitaires au défi des étudiants

Les rapports entre universitaires et étudiants constituent le cœur de nombreux romans universitaires ; ces interactions sont le plus souvent appréhendées à travers le prisme de l'enseignement, activité noble mais pas toujours épanouissante. Si certains universitaires sont décrits comme des « profs nés »<sup>35</sup>, tous ne le sont pas. David Lowie, le héros de *Disgrâce*, a perdu sa vocation au gré des rationalisations de l'université qui l'ont contraint à diversifier ses enseignements au point de dissoudre son champ de spécialité<sup>36</sup>. Par ailleurs, l'appétence plus ou moins grande pour la transmission est tributaire des modèles nationaux et l'organisation des universités ; enseigner en séminaires ou en cours magistraux façonne différemment la relation pédagogique. Le plus souvent les universités de collèges se caractérisent par des groupes d'étudiants peu nombreux. Dans *Le maître des illusions*, le groupe d'étudiants qui suivent les cours de Julian Morrow comprend d'abord quatre, puis cinq étudiants, les cours ayant lieu dans la pièce attenante au bureau du Professeur Morrow. Dans *Mauvais genre*, les séminaires de physique suivis par le héros comptent aussi quatre étudiants. Cecelia Garcia, jeune

---

<sup>29</sup> Cather (Willa), *La maison du professeur*, Paris, Rivages, coll. « Rivages poche/Bibliothèque étrangère », 1997.

<sup>30</sup> Williams (John), *Stoner*, Paris, J'ai lu, 2011.

<sup>31</sup> France (Anatole), *Histoire contemporaine*, op. cit., p. 165.

<sup>32</sup> Cather (Willa), *La maison du professeur*, op. cit., p. 24.

<sup>33</sup> Mariás (Javier), *Le Roman d'Oxford*, op. cit., p. 108.

<sup>34</sup> Postel (Alexandre), *Un homme effacé*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2013, pp. 120-121.

<sup>35</sup> Lodge (David), *Jeu de société*, op. cit., p. 262 et p. 196.

<sup>36</sup> Coetzee (John Maxwell), *Disgrâce*, Paris, Seuil, coll. « Points Roman », 2002, pp. 10-12.

universitaire de *Moo University*, quitte quant à elle cette université en raison d'une possible augmentation du nombre de ses étudiants et de l'impossibilité de correctement enseigner qu'elle anticipe<sup>37</sup>. *A contrario*, les romans français évoquent plus facilement des cours en amphithéâtre. François, le héros de *Soumission*<sup>38</sup>, Damien North, héros de *Un homme effacé*, ou encore Laura Vanetti, héroïne de *L'apocalypse est notre chance*<sup>39</sup>, assurent tous des cours magistraux. Au-delà de la différence formelle, un trait commun ressort : le sentiment d'anonymat et d'indifférence des étudiants (dont les doctorants<sup>40</sup>) qui peinent à être perçus dans leur entière personnalité<sup>41</sup>. Étonnamment, les universités de collègues aux effectifs réduits n'échappent pas à cette critique<sup>42</sup>. Ainsi, ce commentaire formulé par un étudiant oxonien établissant le bilan de son passage au sein de cette université :

Qu'a été Oxford pour moi ? Des cours inintéressants, une petite chambre inconfortable, des professeurs indifférents. Reste le décorum : les toges, les rues pavées, les plafonds voutés des bibliothèques et les portraits du XVIe siècle. C'est ancien, c'est beau, c'est prestigieux. Et c'est injuste, mesquin glacial<sup>43</sup>.

À rebours, l'anonymat des professeurs est un trait spécifique au modèle magistral français<sup>44</sup>.

Ce cadre général précisé, les rapports entre enseignants et étudiants varient, oscillant entre le mépris et l'admiration (voire l'amour). Le mépris s'exprime à l'égard des universitaires un peu timides, effacés ou imbus d'eux-mêmes. Le manque de confiance en soi est fréquemment interprété comme un manque de compétences<sup>45</sup> et alimente la défiance des étudiants à l'égard de leur enseignant. Les étudiants deviennent alors revêches ou moqueurs, rompant leur disponibilité condition de toute transmission pédagogique. À l'opposé, de nombreux universitaires sont décrits comme suscitant une vive admiration de leurs étudiants. Les universitaires sont alors perçus par leurs étudiants comme honnêtes, investis et, évidemment, compétents. La compétence est une clé du rapport entre universitaires et étudiants en ce qu'elle rend possible l'échange pédagogique et suscite adhésion et désir d'apprendre des étudiants. Le professeur Saint-Peter, dévoué et investi en faveur de ses étudiants, suscite une telle admiration que, des années plus tard, ce sont ses anciens étudiants qui empêchent l'université de supprimer son poste alors qu'il est en congé sabbatique en Europe<sup>46</sup>. Il incarne ainsi l'honnête homme universitaire. De son côté, Julian Barnes, homme mystérieux et nourrissant un ensemble de fantasmes auprès de ses étudiants, développe une pédagogie tout entière centrée sur le lien de confiance absolue que les étudiants doivent lui témoigner. Ce lien, une fois rompu, rend toutefois impossible toute poursuite de l'échange pédagogique et entraîne le départ de l'enseignant<sup>47</sup>. Le lien pédagogique apparaît ainsi dans toute sa fragilité.

Outre les rapports pédagogiques dans le cadre des séminaires, le rapport aux étudiants prend deux autres formes : l'obligation de permanence et l'opposition politique. Alison Lurie place ces deux aspects au cœur de son roman *Conflits de famille*<sup>48</sup>. Brian Tate, brillant (mais frustré) professeur de science politique, rencontre Wendy lors de l'une de ses permanences ; alors qu'elle n'est pas son étudiante, elle vient lui demander des conseils sur son mémoire et son avenir, puis finit par tomber amoureuse de lui. Ils ont une liaison qui bouleverse la vie du professeur Tate et lui fait prendre conscience de l'écart culturel qui se crée entre lui et les étudiants (alors qu'il considérait qu'enseigner à l'université lui permettait de demeurer à la page des nouvelles sous-cultures). Les permanences sont un moment délicat

---

<sup>37</sup> Smiley (Jane), *Moo*, *op. cit.*, p. 435.

<sup>38</sup> Houellebecq (Michel), *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015, p. 27.

<sup>39</sup> Fortel (Ava), *L'apocalypse est notre chance*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Rivages/Noir », 2019.

<sup>40</sup> Amis (Kingsley), *Lucky Jim*, *op. cit.*, p. 198.

<sup>41</sup> *A contrario*, la mention de l'enseignement dans de plus petites structures n'aborde pas le sentiment d'indifférence. Bien au contraire, les enseignants connaissent leurs étudiants par leurs prénoms et semblent nouer des liens plus réels avec eux. À titre d'exemple, Foenkinos, *Vers la beauté*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2018, p. 61.

<sup>42</sup> Alderman (Naomi), *Mauvais genre*, *op. cit.*, p. 160.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>44</sup> Houellebecq (Michel), *Soumission*, *op. cit.*

<sup>45</sup> Amis (Kingsley), *Lucky Jim*, *op. cit.*, pp. 134 et suivantes.

<sup>46</sup> Cather (Willa), *La maison du professeur*, *op. cit.*, p. 55.

<sup>47</sup> Tartt (Donna), *Le maître des illusions*, *op. cit.*, p. 724.

<sup>48</sup> Lurie (Alison), *Conflits de famille*, *op. cit.*

où le rapport entre universitaires et étudiants devient plus équilibré/horizontal, le statut universitaire ne garantissant plus le surplomb que confère la chaire et le rapport d'enseignement (rapport asymétrique favorable à l'universitaire). L'opposition politique fait quant à elle son apparition dans les rapports entre étudiants et universitaires dans les romans universitaires des années 1960. Brian Tate se confronte ainsi aux étudiants dans le cadre de la prise d'otage d'un enseignant de la Faculté par des étudiantes féministes qui ne supportent plus le machisme de l'universitaire séquestré. En l'absence du doyen (que les enseignants attendent pour prendre une décision), B. Tate entend régler la situation de façon héroïque afin de recouvrer son estime de soi (et l'admiration de ses proches). Parvenant à discuter avec l'otage, il entreprend de le faire s'évader par la fenêtre ; l'évasion tourne toutefois court car le stratagème est rapidement découvert. Brian Tate se retrouve alors pendu à la fenêtre et molesté par des étudiantes féministes, le tout sous les flashes des journalistes. À la Une du journal de l'université le lendemain, Brian Tate est la risée de ses collègues et étudiants ; politiquement, il bascule du côté des tenants de l'ordre, basculement paradoxal et inconfortable pour cet universitaire de gauche qui s'est toujours pensé du côté des opprimés. À sa décharge, aucun universitaire ne sort vainqueur d'un rapport de force avec un mouvement social étudiant dans les romans universitaires<sup>49</sup>.

*Conflits de famille*, de même que de nombreux autres romans, aborde enfin la limite du rapport entre l'universitaire et ses étudiants, à savoir le rapport amoureux<sup>50</sup>.

Ainsi que le rappelle de façon fort caricaturale l'avocat de Damien North, le rapport pédagogique n'est pas dépourvu de toute dimension de séduction :

Un dernier mot, monsieur le Président, à propos de ce métier d'enseignant. Il ne faut pas se voiler la face : la relation pédagogique est une relation de nature érotique - au sens large du terme. Si tel n'était pas le cas, il y a longtemps que les cours seraient assurés par des ordinateurs... La transmission du savoir, et son apprentissage, ont une source commune : le désir ; désir de savoir, bien sûr, mais aussi désir de plaire. Le professeur a un besoin vital de plaire à son public : faute de quoi, ses cours sont désertés, et la transmission périclète. Un professeur qui ne sait pas plaire est une pâte sans sel et sans levain. Quant à l'étudiant... sans le désir de plaire à son maître, le désir de l'imiter, le désir de surpasser les autres, l'étudiant croupirait dans l'indifférence et l'oisiveté. De cet entrecroisement de désirs peuvent naître, parfois, des situations ambiguës qu'il serait trop facile d'imputer à la perversité d'un seul homme<sup>51</sup>.

La séduction pédagogique n'est toutefois pas la séduction amoureuse. Ainsi que le rappelle *Le roman d'Oxford*, la « *moral turpitude* »<sup>52</sup> est la barrière ultime à ne pas franchir, d'autant que la frontière est ténue avec l'accusation de harcèlement sexuel. Le professeur David Lowie en fait l'amère expérience, son histoire d'amour avec son étudiante Mélanie passant de l'une à l'autre des qualifications pour conduire *in fine* à sa démission<sup>53</sup>. De manière plus générale, les histoires d'amour entre enseignant et étudiant présentent quelques traits récurrents : elles sont rarement homosexuelles<sup>54</sup> et se terminent toujours mal<sup>55</sup>. Nous n'avons trouvé aucune mention d'une histoire liant une enseignante et un étudiant. Ce détail corrobore la description d'universités souffrant d'un sexisme structurel ; la plupart des personnages exercent en ce sens des activités en lien avec leur genre (les secrétaires sont des femmes, les présidents et doyens sont des hommes, les hommes séduisent les jeunes filles, etc.). À ce titre, les personnages féminins importants sont peu nombreux et souvent l'objet de comportements sexistes. Il en

---

<sup>49</sup> Kramer (John), « College and University President in fiction », *The Journal of Higher Education*, 1981, vol. 52, n° 1, p. 90.

<sup>50</sup> « Deuxième grand sujet grand sujet de la littérature américaine, après celui de l'adultère », Harbach (Chad), *L'Art du jeu*, Paris, Le livre de Poche, 2012, p. 593.

<sup>51</sup> Postel (Alexandre), *Un homme effacé*, *op. cit.*, pp. 123-124.

<sup>52</sup> Marías (Javier), *Le Roman d'Oxford*, *op. cit.*, p. 272

<sup>53</sup> Coetzee (John Maxwell), *Disgrâce*, *op. cit.*, pp. 76-77.

<sup>54</sup> À titre d'exception, Harbach (Chad), *L'Art du jeu*, *op. cit.* : l'histoire d'amour entre Guert Affenlight (Président de l'université) et Owen Dunne (étudiant brillant) se termine par l'éviction du Président et le suicide de celui-ci. Guert Affenlight suggère que son limogeage n'aurait pas été demandé si son histoire d'amour était hétérosexuelle, quand bien même les histoires homosexuelles sont plus fréquentes que ce que l'on pense. L'auteur constate alors à travers son personnage que « dans ces cas-là, tous les responsables avaient été congédiés, ou avaient donné leur démission, et le plus souvent dans une chape de plomb » (pp. 593-594). Cela confirme le classicisme régnant, au moins en apparence, dans les universités décrites par les écrivains.

<sup>55</sup> Outre *Conflits de famille*, voir également *Blue Angel* (*op. cit.*).



est ainsi dans *Le roman d'Oxford* où la seule protagoniste féminine doit affronter le machisme du président du collège ou encore dans *Stoner* où la liaison de William Stoner avec sa jeune collègue se termine par le départ de cette dernière afin d'étouffer le scandale. En cela, les universités sont des lieux où l'ordre masculin perdure, même si quelques romans plus récents essaient de confier des fonctions présidentielles à des femmes<sup>56</sup> ; celles-ci y développent alors les mêmes qualités et défauts que les hommes, coupant court à l'idée que l'exercice du pouvoir soit genré (les romans universitaires retrouvent ici les constats de plusieurs dystopies récentes<sup>57</sup> sur l'illusion d'une rupture créée par le sexe du titulaire du pouvoir).

### C. La recherche : entre fantasme du colloque international et banalité quotidienne

Deuxième activité de l'universitaire, la recherche est fréquemment décrite dans les romans universitaires. Il s'agit moins toutefois de décrire l'activité quotidienne du chercheur, seul (ou avec son assistant) à son bureau<sup>58</sup> que de décrire la production collective de la recherche lors des colloques, objet de nombreux fantasmes (à tel point que David Lodge admet regretter d'avoir caricaturé ce qui se passe lors de ces rencontres scientifiques<sup>59</sup>). À l'instar de la réalité, le monde des colloques décrit par les écrivains n'est toutefois pas homogène. On y retrouve en effet la variété des colloques, allant de la journée d'études régionale au Congrès international. Les premières pages de *Un tout petit monde* décrivent ainsi un colloque régional organisé dans des conditions matérielles banales et décevantes pour les participants. Sont ainsi l'objet de critiques les conditions d'hébergement, l'alcool servi mais, aussi, les intervenants (pas assez reconnus dans la discipline pour les participants) et les participants (trop peu nombreux – de l'ordre d'une cinquantaine – pour les intervenants). À l'autre bout de la chaîne des colloques, le congrès international est l'objet de tous les fantasmes et de toutes les aspirations : participer à un tel événement scientifique est en soi la reconnaissance de son importance disciplinaire et offre aux participants, outre un lieu exotique, le huis-clos des sociabilités et des échanges. Ces colloques internationaux ne sont toutefois ouverts qu'aux mieux pourvus en capital scientifique. Ainsi que le relève fort à-propos Morris Zapp, l'université est un milieu où la richesse et la reconnaissance se concentrent dans les mains de ceux qui possèdent déjà le plus. Elle est ainsi un milieu hiérarchisé où la régulation disciplinaire prime toute autres régulations<sup>60</sup>. David Lodge imagine enfin le colloque idéal ; organisé à Jérusalem, il ne comporte qu'une communication par jour, le reste du temps étant consacré aux échanges informels<sup>61</sup>.

Le corollaire des colloques internationaux est l'existence d'un « campus global » (selon l'expression de David Lodge), les universitaires de tous les pays se rencontrant pour échanger. David Lodge évoque ainsi le printemps et l'été comme des moments de « transhumance universitaire », les universitaires passant leur temps dans l'avion et les aéroports (et non à l'université). Si ce campus existe sans doute, il appelle deux commentaires. Premièrement, il n'est pas ouvert à l'ensemble des universitaires. Au contraire, et ainsi qu'il l'a déjà été évoqué, seuls les universitaires les mieux dotés y accèdent. On ne peut manquer de faire un rapprochement ici avec les plateformes universitaires comme Google scholar ou plus encore iTunes U qui réservent une place prépondérante à quelques chercheurs dont les cours et travaux sont diffusés de façon globalisée. Deuxièmement, les règles de fonctionnement de l'université (cf. II) constituent plus certainement les principes structurants du campus global que la transhumance de quelques universitaires.

Indépendamment des colloques, la recherche apparaît comme une activité à fort enjeu symbolique, où les mauvais coups sont permis pour prendre le *leadership* dans un domaine. Barbara Pryn le décrit de façon minutieuse dans son roman *Une question purement académique*. Alan Grimstone instrumentalise

---

<sup>56</sup> Deux romans font toutefois exception en confiant la présidence de l'université à une femme : outre *L'apocalypse est notre chance* (op. cit.), Oates (Joyce Carol), *Mudwoman*, Paris, Points, 2013.

<sup>57</sup> Par exemple, voir Alderman (Naomi), *Le pouvoir*, Paris, Calmann Lévy, 2018.

<sup>58</sup> On trouve toutefois une telle mention dans *Le maître des illusions*, op. cit.

<sup>59</sup> Lodge (David), *La chance de l'écrivain*, Paris, Rivages, 2019, p. 123.

<sup>60</sup> Christin (Pierre), *Petits crimes contre les humanités*, op. cit., p. 72.

<sup>61</sup> Lodge (David), *Un tout petit monde*, op. cit., pp. 460-461.

sa propre épouse afin d'obtenir un document nécessaire à prendre de vitesse un collègue avec lequel il se livre à une *disputatio*. Comme le dit l'un des héros,

dans le milieu universitaire, ce que vous publiez, et chez qui, constitu[e] à peu près la chose la plus importante au monde<sup>62</sup>.

Vérité bien connue de tous les universitaires, publiants ou non... Les romans sont ici très proches de la réalité. Se décentrant par rapport aux universitaires, les romans décrivent également la manière dont l'université devient une administration qui échappe à la communauté universitaire.

## II. L'université, une administration qui s'autonomise de la communauté universitaire

Les romans universitaires décrivent l'évolution des conditions de gestion de l'université. Ils décrivent comment l'autonomie de l'université, qualité commune à toutes les universités, a évolué sous l'influence de la rigueur budgétaire et de la rationalisation de la gouvernance de l'université (A.). L'autonomie passe alors progressivement de la communauté vers la structure administrative. Il est en ce sens topique que l'administration de l'université émerge et prend de plus en plus d'importance dans les romans (B.). Cette autonomisation de l'administration universitaire se traduit *in fine* dans une évolution des principes de fonctionnement de l'université, celle-ci échappant de plus en plus à la communauté universitaire (C.).

### A. La gouvernance de l'université, de l'universitaire-administrateur au à l'universitaire-manager...

Comme toute organisation, l'université est un ensemble de services et de fonctions destinée à assurer une double mission : l'enseignement et la recherche. Toutefois, pendant longtemps, les romans universitaires n'ont guère prêté attention aux services administratifs, réduisant l'administration universitaire et facultaire aux seules figures d'autorité et de gouvernance.

L'administration de l'université est placée sous l'autorité de figures récurrentes telles que le Recteur, le Président de l'Université, le Directeur de collège, le Doyen ou encore le Directeur de département. Une place importante leur est réservée dans les différents romans, ces « figures d'autorité » étant caractérisées par certains traits communs. Tout d'abord, elles sont souvent évoquées sous leur seule fonction, sans identification spécifique. Certains choisissent même un pseudo, tel le « Président K », directeur du département d'Agronomie de l'université *Moo*<sup>63</sup>. Les Recteurs sont souvent présentés comme vaniteux, plein d'ambition personnelle et soucieux d'incarner un véritable « *leadership* académique » concrétisé dans des programmes de développement<sup>64</sup>. Ils sont ainsi affublés des traits caractéristiques de l'homme politique dans l'imaginaire social. Leur vanité se traduit parfois dans des scènes cocasses comme la volonté de créer « une cérémonie par mois » (initiative devant permettre au Recteur de porter sa toge une fois par mois mais que son administration parviendra à court-circuiter) et les rend tributaires de leurs services et ou assistants. Si le Recteur des premiers romans universitaires apparaît comme une figure lointaine et droite, ses successeurs n'utilisent cette fonction que comme un marchepied vers des responsabilités plus importantes (auxquelles ils n'accèdent que rarement, provoquant frustrations et, rarement, démission<sup>65</sup>). Les Recteurs apparaissent ainsi comme les plus insatisfaits des personnages des romans universitaires et les plus déconnectés des réalités universitaires quotidiennes. Ainsi, dans *Le Maître des illusions*, alors que l'un des élèves est retrouvé mort, avec une forte présomption d'homicide, le Recteur fait tout pour étouffer l'affaire, déformant des faits pour attester l'hypothèse du suicide et mettre fin au scandale<sup>66</sup>.

---

<sup>62</sup> Pym (Barbara), *Une question purement académique*, op. cit., p. 146.

<sup>63</sup> Smiley (Jane), *Moo*, op. cit., p. 55.

<sup>64</sup> Kramer (John), « College and University President in fiction », *The Journal of Higher Education*, 1981, vol. 52, n° 1, p. 84.

<sup>65</sup> Pour un exemple récent, voir le cas de Christine Colas dans *L'apocalypse est notre chance*, op. cit.

<sup>66</sup> Tartt (Donna), *Le maître des illusions*, op. cit., p. 641.

De son côté, le doyen constitue la deuxième figure d'autorité récurrente et importante ; sans doute la figure la plus centrale, confirmant que jusqu'au tournant managérial des années 1980, les universités sont avant tout un ensemble de facultés, ces dernières étant le lieu de vie et de rencontre des universitaires et étudiants. Incarnation de l'administration facultaire (souvent réduite à lui, même s'il peut être secondé par une secrétaire), il est aidé par un assistant et assure le fonctionnement de la faculté. Les doyens ne constituent toutefois pas une figure intangible et évoluent au fil des époques. Trois romans peuvent illustrer les trois figures principales prises par le doyen au cours du XX<sup>e</sup> siècle.

Dans *Stoner*, le doyen est d'abord un vieillard inamovible dont on attend qu'il quitte ses fonctions (son assistant assurant la réalité des tâches) avant que la fonction ne soit assurée par un homme plus jeune, non universitaire (au sens où il n'est pas docteur et n'enseigne pas mais il a une véritable fibre universitaire). Considérant qu'il exerce « vraiment un boulot de merde »<sup>67</sup>, il assure un rôle administratif (à savoir le correct fonctionnement de la faculté du point de vue logistique), politique (représentation de la faculté à l'extérieur principalement) et universitaire. Le roman insiste davantage sur ce dernier aspect de médiateur entre les universitaires. Ainsi, le doyen intervient quand Stoner et Lomax se querellent au sujet d'un étudiant (le protégé de Lomax qu'écarte, à raison, Stoner), rééquilibrant le rapport de force en faveur de Stoner (Finch menace ici Lomax de le « démolir »<sup>68</sup> sans toutefois parvenir à empêcher que Lomax, devenu directeur de département, pourrisse la vie de Stoner). Finch interviendra toutefois une dernière fois au soutien de Stoner contre Lomax (lui permettant de récupérer ses cours de doctorat) et le mettra en garde quand Stoner a une liaison au motif que la liaison n'intéresse pas la faculté, jusqu'à un certain point.

Ça chuchote beaucoup dans les couloirs... En tant que doyen, tout cela ne me regarde pas. Du moins, pas encore mais... parfois il arrive que je sois obligé d'écouter certains cancans. [...] En théorie, grinça-t-il, ta vie t'appartient et tu fais ce que tu veux. En théorie, tu devrais avoir le droit de baiser qui tu veux et faire tout ce qui te passe par la tête sans que personne n'y trouve rien à redire du moment que ça n'a pas d'incidence sur ta façon d'enseigner. Mais bon sang... ta vie ne t'appartient pas, c'est... oh, et puis merde, tu sais très bien de quoi je parle...<sup>69</sup>

Le doyen paraît exercer une magistrature d'influence auprès de ses collègues, fonction qu'il a d'ailleurs conservée aujourd'hui.

Dans *La tâche*, Coleman Silk figure le « doyen bâtisseur », type répandu dans les universités des années 1960-1970 ; soutenu par son président, il reprend en main la faculté et participe à son développement et sa dynamisation. Pour ce faire, il recourt à tout l'arsenal dont dispose un doyen dans un établissement privé. Au niveau des ressources humaines, il organise la convocation de ses collègues auxquels il demande des comptes et qu'il enjoint de publier, sauf à les renvoyer ou les mettre en retraite anticipée ; il procède au recrutement d'une jeune garde dynamique et prête à s'investir. Parallèlement, il rationalise l'organisation administrative de la faculté par la formalisation des procédures de demandes de congé sabbatique (le dossier devant désormais être argumenté) ou l'instauration de réunions de professeurs ainsi que l'obligation de présence. Enfin, entreprenant une « révolution de la qualité », il bouleverse l'occupation des locaux et introduit la concurrence comme moyen de construire une « faculté compétitive »<sup>70</sup>. Anticipant le doyen-manager dont il ne connaît pas les contraintes financières, Coleman Silk use de sa marge de liberté pour bâtir une faculté dynamique, au prix de fortes inimitiés. Or, les querelles universitaires ne s'effacent jamais réellement<sup>71</sup>, ses adversaires profitant d'une expression maladroite pour lui faire payer les ressentiments et controverses qu'il avait inspirés.

Enfin, Philip Swallow, devenu doyen dans *Jeu de société*, incarne quant à lui (et à son corps défendant) le doyen-manager. Après avoir été un universitaire plutôt reconnu, il peine à se faire aux nouveaux standards de la fonction décanale dont il semble avoir hérité faute d'autres vocations (constat désormais courant dans les universités). Philip Swallow incarne une forme de doyen dépassé ainsi qu'en témoignent plusieurs erreurs commises. Deux exemples au cœur du roman l'illustrent. Si Robyn Penrose

---

<sup>67</sup> Williams (John), *Stoner*, *op. cit.*, p. 280.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 232.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 278-279.

<sup>70</sup> Roth (Philip), *La tâche*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2004, pp. 20-21.

<sup>71</sup> Voir également en ce sens, Williams (John), *Stoner*, *op. cit.*, p. 239.

se retrouve en stage au sein d'une entreprise, c'est parce qu'il a omis de répondre à un courrier (parmi les très nombreux plis qu'il reçoit de la « gouvernance » de l'établissement) et qu'il refuse de l'avouer aux services centraux compétents (faute de quoi, il passerait pour un incompetent). Par ailleurs, il passe quasiment tout le roman à décrypter le sens d'une circulaire relative aux questions financières, refusant de s'abaisser à demander une explication au comptable de l'établissement (question vécue comme un avilissement de l'universitaire<sup>72</sup>). Parallèlement, le doyen-manager est happé par les différentes commissions dans lesquelles il siège pour faire face aux réductions budgétaires ; ses missions de médiation *inter pares* n'apparaissent plus guère. Vampirisé par la fonction, l'universitaire perd son état en ce qu'il n'a plus le temps de lire, d'écrire voire même de réfléchir. Paradoxalement, malgré ses réticences<sup>73</sup> et souvent pour en atténuer les conséquences, le doyen relaie néanmoins les politiques de réduction des déficits imposées par l'université. S'il parvient à défendre, à défaut de totalement préserver, les intérêts de sa faculté, il se trouve systématiquement placé du côté de l'administration, face aux autres universitaires. Le doyen-manager paraît ainsi perdre une grande part de la liberté dont jouissait le « doyen bâtisseur ».

À cette aune, la figure du doyen semble être celle qui permet le mieux de percevoir l'évolution de l'organisation de l'université et le tournant managérial pris par l'enseignement supérieur dans le monde occidental. Les romans universitaires rejoignent ainsi le constat dressé par Olivier Rey dans son panorama de l'enseignement supérieur vu par les chercheurs :

le président est jugé plutôt « très interventionniste », le secrétaire général plutôt « contrôleur » et le directeur d'UFR « coopératif »<sup>74</sup>.

La managérialisation ne semble pas avoir modifié cela. Malgré cela, ce mouvement alimente une nouvelle lutte des classes entre les universitaires et l'administration universitaire à mesure que les services de l'université cherchent à poser leur emprise sur la vie de l'université.

## B. Les services de l'université : la procéduralisation comme emprise sur les universitaires

Longtemps absente des romans universitaires, l'administration universitaire fait son apparition au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, plus précisément au cours des années 1980. Les romans mentionnent ainsi assez peu les services de l'université. L'administration universitaire (ou facultaire) est très peu décrite par les auteurs qui se focalisent davantage sur les figures d'autorité (plus faciles à décrire du point de vue narratif) que sur des services, par définition beaucoup plus abstraits. Ainsi, même quand ils décrivent l'administration, les écrivains se concentrent sur certaines figures de l'administration, sans que cela n'empêche de comprendre le fonctionnement général de la structure administrative.

En ce sens, et sans surprise, la secrétaire, qu'elle soit celle du Recteur ou du Doyen, épuise quasiment toutes les descriptions de l'administration. Jane Smiley consacré ainsi de longs développements à Mme Lorraine Walker, secrétaire du Recteur et l'un des personnages clés de l'université et partant, du roman *Moo*. Il faut dire que Lorraine Walker accumule un fort capital administratif. En poste depuis 22 ans, elle a connu trois recteurs et incarne une forme de permanence administrative, stabilisant le fonctionnement de l'université malgré la succession des différents Recteurs. Son ancienneté la conduit à comparer les Recteurs successifs, appréciant les qualités de l'un ou dépréciant les défauts de l'autre ; jugeant la gouvernance, elle incarne ainsi l'administration qui évalue le politique et entre en une forme de concurrence des légitimités<sup>75</sup>. Ancienneté et permanence sont à ses yeux les conditions justifiant une expertise inaccessible aux Recteurs successifs et son autonomie dans l'appréciation des modalités

---

<sup>72</sup> Lodge (David), *Jeu de société*, op. cit., p. 279.

<sup>73</sup> Par exemple, Philip Swallow mesure très l'inanité des politiques de réduction des crédits dès lors qu'il est impossible de licencier ou que l'on paie des universitaires, formés au Royaume-Uni pour qu'ils partent travailler aux États-Unis (*ibid.*, pp. 367-368. Voir également p. 385).

<sup>74</sup> Rey (Olivier), *L'enseignement supérieur sous le regard des chercheurs*, Paris, 2005, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00115891>.

<sup>75</sup> Smiley (Jane), *Moo*, op. cit., p. 84

politiques mises en œuvre pour poursuivre l'intérêt de l'établissement. Son rapport aux règlements de l'université est en ce sens topique de cette marge qu'elle s'octroie : à une lecture juridique stricte (fondée sur le principe de légalité entendu dans sa double dimension normative et institutionnelle<sup>76</sup>), Mme Walker préfère une conception fonctionnelle, développant une approche pluraliste du règlement de l'université, dont les dispositions sont relues et appliquées à l'aune de ses propres considérations<sup>77</sup>. Ici, l'interprète se joue de la norme pour n'en retenir qu'une conception discrétionnaire et opaque, d'ailleurs fort éloignée de la vision du droit au cœur de la procéduralisation managériale (à laquelle Lorraine Walker résiste, maintenant un fonctionnement concurrent au modèle managérial promu par les Recteurs). Parallèlement, elle recourt à des stratagèmes ou des comportements qui assurent le pouvoir administratif contre ou au détriment du pouvoir politique. À titre d'exemples, elle ne transfère au Recteur que les courriers qu'elle souhaite (selon un classement dont elle détermine seule les critères) ou encore elle ne répond aux sollicitations du Recteur que dans la mesure où la question posée correspond à une formulation immédiatement intelligible et traitable par l'administration. L'attitude de Mme Walker n'est pas sans rappeler le constat d'Antoine de Saint-Exupéry selon lequel

Une administration n'est pas conçue pour résoudre des problèmes neufs. Si dans une machine à emboutir, on introduit des pièces de bois, il n'en sortira point des meubles. Il faudrait, pour que la machine s'adaptât, qu'un homme disposât du droit de la bousculer. Mais dans une administration conçue pour parer aux inconvénients de l'arbitraire humain, les engrenages refusent l'intervention de l'homme. Ils refusent l'horloger<sup>78</sup>.

À cette aune, l'administration universitaire n'est pas parée pour résister aux inconvénients de l'arbitraire humain mais, au contraire, est parvenue, au moins partiellement, à être son propre horloger. L'autonomie de l'administration est poussée plus loin encore par Mme Walker en ce qu'elle court-circuite la politique rectorale en usant parfois de la signature du Recteur sans son autorisation et avec des finalités politiques et financières justifiées par sa propre conception du bien commun universitaire ; elle procède ainsi à des réaffectations de fonds qui s'avèreront particulièrement utiles pour sauver l'université, sans que l'on sache si l'auteur entendait critiquer la gestion politique des Recteurs ou valoriser les initiatives officieuses de l'administration. Véritable « barrage »<sup>79</sup> pour accéder au Recteur, elle exerce une magistrature officieuse en contrôlant les flux d'informations entrants et sortants entre le Recteur et les autres services de l'Université ainsi que les enseignants et les partenaires du territoire. Elle développe aussi une compétence managériale en intervenant dans les rapports entre les enseignants et leurs assistantes administratives<sup>80</sup>. Personnage central, Mme Walker n'a d'équivalent que la figure d'Hélène décrite dans la *Revue administrative*<sup>81</sup> et qui présente les mêmes aspirations à l'autonomie et à l'influence.

Les autres services de l'université sont quant à eux peu évoqués. Seul Alexandre Postel, dans *Un homme effacé*, décrit le rapport entre l'enseignant et le service informatique de son université. L'enseignant exprime son malaise face à un service pour le moins opaque et peu au service des universitaires :

[il a ainsi] l'impression d'être confronté aux émissaires d'une entité immatérielle et omnipotente, en d'autres termes à des anges, mais des anges d'un genre nouveau, ni radieux, ni virevoltants, des anges qui au contraire, se terraient, moroses et tout de noir vêtus, dans des sous-sols sentant la pizza froide et le renfermé - les anges d'un Dieu d'échec et de refus<sup>82</sup>.

Le rapport avec le service informatique rend compte de l'évolution technique des universités qui modifie l'un des axiomes au cœur de la vie universitaire selon lequel détenir l'information est une source de pouvoir au sein de la communauté. Alors que les universitaires se transmettent encore l'information par l'échange oral et la discussion<sup>83</sup>, le développement de puissants services d'information affaiblit leur

---

<sup>76</sup> Moor (Pierre), *Pour une théorie micro-politique du droit*, Paris, P.U.F., coll. « Les voies du droit », 2005, p. 28.

<sup>77</sup> Smiley (Jane), *Moo*, op. cit., pp. 83-84.

<sup>78</sup> Saint-Exupéry (Antoine), *Pilote de guerre*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1942, p. 77.

<sup>79</sup> Smiley (Jane), *Moo*, op. cit., p. 111.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>81</sup> Qazbir (Hanan), « « Physiologie de l'administration ». Le récit comme dispositif scientifique », in Protière (Guillaume) (dir.), *Raconter l'administration. Un récit pluriel*, Paris, L'Épitoge, à paraître en 2020.

<sup>82</sup> Postel (Alexandre), *Un homme effacé*, op. cit., p. 13.

<sup>83</sup> Marías (Javier), *Le Roman d'Oxford*, op. cit., pp. 60-63.

position au sein des universités. Ainsi cette anecdote au sujet d'un changement de groupe de travaux dirigés<sup>84</sup> :

- Ce n'est pas moi qui décide, c'est Apogée.
- Je peux lui parler ?
- Le logiciel Apogée. [...]
- Et vous ne pouvez pas lui demander de me retransférer ?
- Apogée ne fait pas ce qu'on veut, ou alors c'est une coïncidence.

Ici encore, les romans montrent bien l'évolution managériale de l'université et la séparation entre deux modèles : le modèle facultaire décentralisé et le modèle universitaire centralisé moins soucieux de la condition universitaire que d'une correcte et efficace gestion des deniers consacrés à l'enseignement supérieur. Ces évolutions questionnent alors le fonctionnement de l'université, les principes constitutifs cédant progressivement sous l'influence des contraintes managériales.

### C. Le fonctionnement de l'université : l'autonomie et la collégialité au risque de la managérialisation

Les principes de fonctionnement de l'université décrits par les écrivains placent l'universitaire au cœur de la vie de l'université. Un premier constat s'impose ; alors que les universités décrites ont des statuts forts différents (public ou privé, voire semi-public-privé), elles ont des règles de fonctionnement largement similaires et qui dérogent aux principes classiques de fonctionnement de l'administration (au sens du droit administratif français). À titre d'exemple, le principe hiérarchique ou encore la tutelle y sont peu évoqués. Il est vrai que les auteurs, bien que souvent universitaires, ne développent pas une analyse juridique, confondant souvent les termes. Ainsi Alexandre Postel utilise université et faculté comme synonymes ; ce qui obscurcit son roman. Indépendamment de cette dernière remarque, deux principes récurrents dans les romans méritent d'être évoqués : la collégialité et l'autonomie structurent le rapport entre les universitaires et l'université.

Les universités fonctionnent de façon collégiale ou confraternelle. L'usage est ainsi de s'appeler « confrères » au sein des collèges britanniques<sup>85</sup>. La confrérie, favorisée par l'existence de lieux communs où les enseignants se rencontrent ou partagent des repas, se traduit par l'exercice d'une régulation *inter pares* et la prise de décision collective. Elle revêt une forme différente sur les campus plus contemporains. Si elle se retrouve dans les instances et préserve un fonctionnement non hiérarchique de l'université, la collégialité est néanmoins moins quotidienne et plus défensive. Moins quotidienne car la managérialisation renforce le pouvoir du doyen et du Président/Recteur. Plus défensive car la collégialité s'exprime davantage lors d'assemblées générales qui cherchent à atténuer les conséquences des mesures d'économies imposées par la gouvernance (et relayées *nolens volens* par les doyens). Ce mode de fonctionnement s'avère parfois peu efficace et peut entraîner des mesures irrationnelles et insatisfaisantes<sup>86</sup>. À ce titre, l'entrepreneur Vic Wilcox le fait remarquer à Robyn Penrose en comparant le fonctionnement de la direction de son entreprise avec celui de l'université, la comparaison étant, évidemment, défavorable à l'université<sup>87</sup>. Une telle comparaison est fréquente et on a pu en montrer ailleurs<sup>88</sup> les limites, la comparaison entre personne publique et entreprise reposant sur des présupposés dogmatiques favorables au managérialisme et non sur une analyse scientifique. À ce titre, le passage par la littérature offre au moins l'avantage de rendre compte de la subjectivité d'une telle analyse.

L'autonomie constitue le second principe de fonctionnement des universités. L'autonomie est une réalité dépendante du statut de l'université. Elle se traduit principalement du point de vue financier et budgétaire. L'état des finances de l'université est une thématique centrale des romans universitaires. Il

---

<sup>84</sup> Fortel (Ava), *L'apocalypse est notre chance*, op. cit., p. 61.

<sup>85</sup> Voir par exemple, les romans de Tom Sharpe, *Porterhouse* et *Panique à Porterhouse*.

<sup>86</sup> Lodge (David), *Jeu de société*, op. cit., pp. 372-373.

<sup>87</sup> *Ibid.*, pp. 368-369.

<sup>88</sup> Protière (Guillaume), « L'entreprise, un modèle pour les personnes publiques ? », *Droit de la famille*, décembre 2013, pp. 17-19.

en ressort tout d'abord que, indépendamment de toute réalité, la société partage la conviction que les universités sont riches et dotés de moyens abondants.

Nul n'ignorait, parmi les citoyens de l'État, que l'université roulait sur l'or et que, dans chaque département, des professeurs avaient autrefois enseigné le marxisme et enseignaient à présent quelque chose qui s'appelait le déconstructionnisme, et qui n'était rien d'autre que le marxisme passé dans la clandestinité attendant d'émerger dans un temps de faiblesse nationale<sup>89</sup>.

Aussi, la réduction des moyens des universités est vécue fort différemment par la société et les élites politiques (qui la trouvent justifiée) et les universitaires qui les subissent et entendent les contrarier. Du point de vue politique, la réduction des moyens est aussi une manière de reprendre en main les universités, de les contraindre à moins d'esprit critique :

Nul n'ignorait, parmi les législateurs, que les universitaires dans leur ensemble étaient résolus à saper le moral et le bien-être de l'État, et que financer une grande université de renommée nationale avec les deniers publics revenait exactement à élever un nid de vipères dans son propre lit<sup>90</sup>.

Ou un peu plus loin dans le roman,

Le gouverneur a déclaré qu'il insisterait pour obtenir une réversion de cinq millions de dollars sur le budget de l'université. Afin de financer cette réversion, il a suggéré que l'administration de l'université « vire tous ces rigolos qui excitent les fils et les filles des gens de notre État. C'est ce que veulent les gens d'ici et c'est ce qu'ils obtiendront ». Quand on lui a demandé si la réversion de budget se voulait être une sanction, au vu des récentes manifestations qui se sont déroulées sur le campus, le gouverneur Early a répondu : « Je veux »<sup>91</sup>.

À cette justification plutôt tirée des années 1960-1970, les années 1980 ont ajouté la conviction qu'il fallait renforcer la productivité des universitaires (sans que celle-ci soit précisément définie), les coupes budgétaires l'augmentant mécaniquement (ainsi que tout universitaire contemporain le sait). Or, une telle politique repose sur une analogie entre l'université et l'industrie, selon l'idée que l'ensemble des organisations peuvent fonctionner selon des principes analogues. Ce tournant managérial, incarné par la politique universitaire des conservateurs britanniques, suscite une vive réaction du monde universitaire ainsi que le narre David Lodge dans *Jeu de société*. Dans ce roman, un échange entre Robyn Penrose et Vic Wilcox illustre l'incompréhension entre le monde académique, dont le travail se veut inquantifiable, et le monde de l'entreprise dont la survie dépend de sa capacité à mesurer sa production<sup>92</sup>. Le projet de création d'« entreprise de département »<sup>93</sup>, censée galvaniser les universitaires et leur permettre de mieux rechercher des fonds, illustre de façon caricaturale le souhait de quantifier et d'optimiser l'activité des enseignants-chercheurs. La thématique financière dépasse par ailleurs la question de finances universitaires pour questionner la situation matérielle des universitaires. L'argent est en effet au cœur des préoccupations universitaires. Cette préoccupation est d'autant plus prégnante que les universitaires manipulent des fonds (parfois importants) sans s'enrichir personnellement<sup>94</sup>. Les universitaires des romans sont ainsi décrits comme ne laissant que peu d'héritage à leurs descendants ; ce qui renforce la tendance au célibat constaté dans le même roman. Cette appétence pour l'argent crée un décalage entre les aspirations intellectuelles des universitaires et la trivialité de leurs pensées quotidiennes. Un tel décalage n'a d'équivalent que leur rapport à la chair et à la séduction. Les universitaires, pris comme un collectif, apparaissent ainsi empreints d'une forme d'hypocrisie ; si le royaume universitaire n'est pas de ce monde, les universitaires se rêvent tout de même fréquemment en César...

L'intérêt pour l'argent est d'autant plus prégnant que les universitaires, à raison de leurs activités, ont longtemps formés une élite sociale<sup>95</sup>. Cette réalité sociale évolue toutefois à partir des années 1960 avec la massification de l'enseignement supérieur. La figure du professeur devient moins lointaine, plus banale, les universitaires étant recrutés de façon plus ouverte pour amortir l'afflux des nouveaux

---

<sup>89</sup> Smiley (Jane), *Moo*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>90</sup> Lodge (David), *Jeu de société*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>91</sup> Smiley (Jane), *Moo*, *op. cit.*, p. 383.

<sup>92</sup> Lodge (David), *Jeu de société*, *op. cit.*, p. 356.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 377.

<sup>94</sup> Marías (Javier), *Le Roman d'Oxford*, *op. cit.*, p. 107.

<sup>95</sup> Voir par ex. Fiedler (Leslie), « The war against the Academy », *op. cit.*

étudiants. Pour illustrer cela, on peut opérer une double opposition entre M. Bergeret, notable malgré tout (notamment en raison de ses positions dans le cadre de l'affaire Dreyfus) et François, le héros de *Soumission* qui incarne une forme de banalité proche de la médiocrité, acceptant sa mise à la retraite lors du basculement de la République vers un régime islamique. Dans les romans anglo-américains, le professeur Saint-Peter ou William Stoner incarnent tous deux l'honnête homme, l'universitaire d'élite alors que Swenson ou Brian Tate s'avèrent beaucoup plus communs dans leur manière d'être et de sombrer dans le pêché de chair.

La recherche des économies financières se traduit enfin par le renforcement de la procéduralisation de l'université ; les rapports entre services se formalisent au fil des romans et la circulaire devient le mode normal de communication. Jane Smiley construit ainsi tout un chapitre de *Moo* consacré à la thématique de la réduction budgétaire sur la base d'une succession de circulaires partant du Recteur pour aller jusqu'aux universitaires et agents des services administratifs<sup>96</sup>. Une telle évolution n'est pas sans conséquence importante sur les universitaires. Cette formalisation apparaît ainsi comme un moyen *soft* de restreindre les libertés académiques et syndicales des universitaires. Dans *Moo*, les règles encadrant les photocopies sont tellement drastiques que le Président K ne peut utiliser les copieurs de son département pour imprimer un tract et doit ressortir la vieille machine à ronéotyper<sup>97</sup>. Les règles budgétaires contraignent ainsi la capacité des universitaires à contester la politique menée par leur établissement. Du point de vue de la liberté académique, la recherche des fonds conditionne au moins autant l'activité de recherche de l'universitaire que l'intérêt scientifique. Cette managérialisation modifie aussi le rôle des doyens, désormais moins bâtisseurs que managers (cf. *supra*) ; les romans universitaires ont incontestablement anticipé l'évolution de l'université en France et permettent de connaître (ou au moins de deviner) les résultats probables des politiques menées sur la condition universitaire. Le modèle des collèges n'est pas à l'abri de ces évolutions, la thématique financière étant commune à l'ensemble des établissements décrits par les écrivains depuis les années 1980. Elle alimente un mouvement de renforcement et d'autonomisation de l'université, le plus souvent contre les universitaires.

\*\*\*

*In fine*, les écrivains décrivent des universitaires et des universités de façon souvent peu flatteuse, accentuant les défauts d'un champ professionnel et social de façon à nourrir la dynamique narrative. Malgré cela, les écrivains ont une vision assez juste sur au moins un aspect : conformément à l'étymologie du mot qui sert à fonder sa profession, l'universitaire incarne une forme d'universalité de la condition humaine. Ils montrent aussi comment l'Université, quand elle devient administration, cesse d'être un lieu cosmopolite et ne travaille plus à l'émancipation des êtres humains<sup>98</sup> qui en justifie pourtant l'existence et les attentes que la société place en elle.

---

<sup>96</sup> Smiley (Jane), *Moo*, *op. cit.*, pp. 141-148.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 344.

<sup>98</sup> Sapienza (Goliarda), *L'université de Rebibbia*, Paris, Le tripode, 2019, p. 127.